Les Choses et la Critique Journalistique

Approche Contextualiste

The Things and the Journalistic Critique. Contextualist Approach

Dominique Bertelli

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7715>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7715

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 263-276

ISBN : 978-2-86480-828-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Dominique Bertelli, « Les Choses et la Critique Journalistique », *Questions de communication* [En ligne],

10 | 2006, mis en ligne le 01 décembre 2006, consulté le 22 mars 2021. URL : [http://](http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7715)

journals.openedition.org/questionsdecommunication/7715 ; DOI : [https://doi.org/10.4000/](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7715)

> NOTES DE RECHERCHE

DOMINIQUE BERTELLI

Université Paul Sabatier-Toulouse 3
Laboratoire d'études et de recherches appliquées
en sciences sociales
bertelli.dominique@free.fr

LES CHOSES ET LA CRITIQUE JOURNALISTIQUE. APPROCHE CONTEXTUALISTE

Résumé. — À partir d'un large corpus de comptes-rendus de presse des premiers romans de la rentrée littéraire de 1965, la spécificité de la réception des *Choses* (Georges Perec) est étudiée dans une perspective contextualiste et non essentialiste. Ainsi deux points connexes sont-ils abordés : comment l'exceptionnelle mobilisation de l'agenda critique dont bénéficie le roman n'est-elle objectivable, d'une part, qu'à la condition de resituer la position très menacée dans le champ éditorial en cet automne 1965 de la collection qui l'accueille et, d'autre part, d'apprécier la teneur paraphrastique d'un récit qui s'inscrit de manière exemplaire dans l'horizon d'attente de la critique journalistique contemporaine ; comment le débat littéraire tourne-t-il à l'instrumentalisation du roman et à la polémique idéologique autour du *welfare capitalism*, polémique qui va informer l'ensemble des recensions critiques, à la faveur d'une situation très concurrentielle dans le champ journalistique entre *Le Nouvel Observateur* et *L'Express*.

Mots clés. — Réception, critique littéraire journalistique, approche contextualiste, polémique journalistique, Georges Perec.

Ce travail constitue un exemple de recherche empirique, informée par une étude récente (Bertelli, 2005) dans laquelle ont été exposés les principes d'une méthodologie apte à appréhender la critique littéraire journalistique selon une perspective contextualiste et non essentialiste. Afin de dépasser – notamment – l'opposition classique analyse interne vs analyse externe, on s'est efforcé de montrer en quoi la construction d'un objet communicationnel tel que le discours critique n'était envisageable qu'à la condition de prendre toute la mesure de la connexité des contraintes sémio-linguistiques et socio-historiques qui le produisent.

Dans le droit fil des résultats acquis dans le domaine de l'économie de la qualité (Karpik, 1989), nous postulons que la critique littéraire journalistique se positionne en tant qu'institution de la confiance, dans la mesure où son rôle affiché consiste au premier chef dans l'évaluation de la qualité relative des productions culturelles. Partie prenante d'un « marché-jugement », la critique prétend en effet favoriser la diffusion de l'information et la restriction des risques afin que le lecteur échappe aux décisions aléatoires face à l'incertitude sur la qualité du produit (*ibid.* : 205-209). Or, de nombreux effets de champ, propres aux champs journalistique et éditorial, gauchissent singulièrement cette prétention à jouer un tel rôle. En nous appuyant sur un cas particulier de réception journalistique, il s'agit donc d'évaluer précisément l'impact de quelques-uns de ces effets de champ spécifiques.

Nous avons choisi d'interroger la réception des *Choses*, premier roman de Georges Perec, pour au moins une raison : il est publié en 1965, alors que viennent d'apparaître les premiers *newsmagazines* français pour lesquels l'importance accordée au traitement de l'information culturelle devient un pivot stratégique de positionnement. Par ailleurs, dans la mesure où l'attribution du prix Renaudot au roman de Georges Perec fait passer ce roman d'un marché centré sur le jugement des prétentions à la légitimité d'un nouvel entrant à un autre, centré davantage sur le bien-fondé du jugement de l'instance consacrant, nous avons pour l'essentiel limité notre étude au corpus des comptes-rendus parus avant la consécration. Enfin, conscient qu'aucune description ne peut prétendre à l'exhaustivité, sinon à tomber dans le piège de l'illusion positiviste (Lahire, 2005 : 34), nous n'avons développé que deux aspects particulièrement saillants de cette réception : les conditions objectives d'une forte mobilisation critique et celles du départ d'une polémique qui traversera tous les comptes-rendus du roman.

Une mobilisation programmée

Parmi les premiers romans publiés à la rentrée littéraire de 1965¹, cinq bénéficient avant l'attribution des prix de novembre d'une mobilisation

¹ 80 romans français paraissent aux mois de septembre et d'octobre, dont 34 premiers romans.

remarquable de l'agenda critique : *L'adoration* (Jacques Borel), *La rhubarbe* (René-Victor Pilhes), *L'astragale* et *La cavale* (Albertine Sarrazin), et *Les choses*. Dans la mesure où il est impossible pour les critiques d'indexer la valeur objective de ces premières œuvres sur la place qu'occupent leurs producteurs dans l'échelle de la notoriété (Le Guern, 2003 : 21), il convient de s'interroger sur les raisons objectives qui ont pu déterminer une telle mobilisation, et ce en dehors de toute considération rétrospective sur les fortunes littéraires fort diverses de ces cinq romans et sur le jugement de la postérité à leur endroit. Tout porte à penser que ce n'est pas en premier lieu la qualité proprement littéraire des ouvrages qui explique cette situation. Ainsi, de par son titre revendiqué de courriériste en marge du champ critique – et donc prétendument dépris de l'*illusio* inhérente –, Bernard Pivot peut-il écrire dans *Le Figaro littéraire* (09/09/65) : « À cause de la personnalité de leur auteur, du sujet de leur livre ou de tout autre originalité plus ou moins littéraire, certains premiers romans sont célèbres avant d'être publiés ». Et de citer les six romans concernés pour la rentrée, parmi lesquels *L'astragale*, *La cavale*, *L'adoration* et *La rhubarbe*. Les succès critiques de Jacques Borel et de René-Victor Pilhes ressortissent massivement au phénomène des prophéties autocréatrices réalisées. Dès le début du mois de septembre, *L'adoration* est donné comme le favori du Goncourt² et figure dans la sélection du Renaudot. Très tôt également, *La rhubarbe* est désigné comme un possible rival de Jacques Borel pour le Goncourt, et surtout comme le favori du Renaudot. Ainsi, selon le principe de la « circulation circulaire de l'information » (Bourdieu, 1996 : 24), la chronique d'un succès annoncé produit-elle logiquement les conditions du succès critique (Le Guern, Teillet, 2003 : 124). En ces cas, la critique journalistique opère un classique transfert de fonction (Dubois, 1978). Moins qu'à légitimer l'entrée de nouveaux postulants dans le champ à partir de critères littéraires, la critique tend à légitimer par anticipation l'éventualité de la consécration que confèrent les prix de novembre. Quant au succès critique d'Albertine Sarrazin, il tient surtout à sa trajectoire d'ancienne détenue libérée en 1964³ ; ce déplacement critique de l'œuvre vers l'auteur est depuis longtemps monnaie courante⁴, il deviendra le fer de lance de l'économie promotionnelle médiatico-publicitaire (Donnat, 1994) qui régulera le marché à partir des années 80.

² Un article non signé du *Monde* (20/11/65) évoque le « secret de Polichinelle » du Goncourt de cette année. Par ailleurs, J.-E. Hallier, après avoir souligné la dimension de l'ouvrage (600 pages), ironise sur les critiques et sur les académiciens Goncourt qui, « en dépit de dizaines d'autres livres qui requièrent leur attention, [...] ont déjà couché Borel sur leur liste depuis trois semaines » (*Le Figaro littéraire*, 28/10/65).

³ Les deux romans sont sur les listes du Femina, mais ce prix a beaucoup moins d'impact médiatique que le Renaudot et le Goncourt, quand il n'est pas traité avec un rien de mépris phalocratique dans la presse. Comme prévu, J. Borel obtiendra le Goncourt, et R.-V. Pilhes, le Médicis.

⁴ Dès 1924, le phénomène est latent avec la série des « Une heure avec... » de Fr. Lefèvre publiée dans *Les Nouvelles littéraires*. En ce sens, on notera que *Le Nouvel Observateur* ne donne pas de compte-rendu des deux romans d'A. Sarrazin, mais consacre une double page (06/10/65, rubrique « Notre époque ») à sa trajectoire biographique.

Le cas des *Choses* est plus complexe. Si le roman figure sur les listes du Goncourt et du Renaudot, il n'est pas donné comme un possible favori. Cette double sélection a un impact certain qu'il s'agit de ne pas sous-estimer, mais elle ne suffit pas à expliquer une mobilisation critique massive. En effet, les premiers romans qui apparaissent sur une ou deux listes des prix remportent certes, à une ou deux exceptions près, un plus grand nombre de recensions qu'un premier roman non sélectionné, mais avec près de trente comptes rendus, *Les choses* l'emporte largement. De plus, à l'exception notable du *Figaro littéraire*, aucune des grandes instances légitimatrices du champ journalistique ne manquent à l'appel. Enfin, même si ce facteur est loin d'avoir l'impact des précédents – tant, dans ce domaine, la quantité l'emporte sur la nature du jugement⁵ –, on notera que l'accueil du roman est dans l'ensemble favorable. Seules deux recensions montrent de sérieuses réserves⁶.

En ce cas, l'appréhension de deux paramètres spécifiques permet d'objectiver au mieux cette réception. Si, dans les années 50, René Julliard est l'un des premiers éditeurs à utiliser les techniques du marketing et à lancer ses auteurs « comme on lance des "vedettes" » (Lane, 1998 : 596), il est néanmoins vite conscient « de la nécessité d'acquérir du prestige pour un éditeur » (Simonin, 1998 : 49) et, dès 1952, il propose à Maurice Nadeau de fonder une revue dédiée à la production littéraire restreinte, *Les Lettres nouvelles*, laquelle se positionnera comme la rivale de la *Nouvelle NRF* qui vient d'obtenir l'autorisation de paraître. En 1954, Maurice Nadeau crée la collection « Les Lettres nouvelles » qui devient « l'une des grandes collections de littérature, notamment dans le domaine étranger » (*ibid.* : 51). Dès les années 60, le capital symbolique de Maurice Nadeau est particulièrement élevé : il a dirigé la collection « Le Chemin de la vie » chez Corrêa où il a publié le cultissime *Au-dessous du volcan* (Malcom Lowry) ; il est juré de plusieurs prix littéraires dont le Renaudot ; il a été critique littéraire à *Combat*, qu'il codirige de 1945 à 1951, puis au *Mercure de France* et à *France-Observateur* ; il est l'auteur de plusieurs essais dont une *Histoire du*

⁵ « Le critique est [...] un multiplicateur dans le sens publicitaire, car chaque article, qu'il soit favorable ou non à un livre, signifie pour l'éditeur un effet de propagande » (Weinmann, 2000 : 26). Les écrivains en sont les premiers conscients ; Zola entre autres : « Pourvu qu'on parle d'un livre, de quelque façon qu'on en parle, sa fortune est faite. La critique vivifie tout : il n'y a que le silence qui tue » (Charle, 2004 : 209).

⁶ Sur *Le Nouvel Observateur*, voir *infra*. La recension d'A. Colin-Simard pour *Le Journal du Dimanche* (21/10/65) se conclut ainsi : « Tout aussi insipide – bien qu'écrit dans une très belle langue – nous a semblé le festin des *Choses* ». Cependant, on notera que tout se passe comme si cet avis était désavoué par le périodique lui-même : dans le placard publicitaire que les éditions Julliard font paraître dans *Le Nouvel Observateur* du 17 novembre, parmi les sept extraits de comptes-rendus des *Choses*, *Le Journal du Dimanche* est présent avec une injonction – « Il faut lire *Les Choses* de Georges Perec » – signée Ph. Labro dont aucun compte-rendu n'est paru dans ledit journal.

surréalisme (1945) devenue classique. Alors en « position de chef parmi les jeunes progressistes politiques et littéraires » (LeSage, Yon, 1969 : 160), Maurice Nadeau représente « une critique de gauche, en un sens littéraire et politique, avec probité et flair » (Picon, 1960 : 285). Ce multi-positionnement dans le champ, entraînant un cycle de consécration d'autant plus puissant, fait des « Lettres nouvelles » à l'époque qui nous occupe une véritable « marque » (Bourdieu, 1975), productrice efficace de la croyance du public lettré dans la valeur du produit qu'elle distingue.

Or, l'existence de cette « griffe » prestigieuse va être un temps menacée. Dix ans après l'apparition des premières concentrations éditoriales (Simonin, 1998 : 47), annonce est faite en avril 1965 que les Presses de la Cité vont reprendre à l'Union financière de Paris la majorité des éditions Plon, Julliard et Le Rocher. Premices des grandes concentrations monopolistiques intégrantes des années 90 (Brémond, 2002), cette « association » est remarquable et remarquée⁷ ; inévitablement, elle ne va pas sans dommages collatéraux. Ainsi, jugées trop peu rentables, la revue et la collection de Maurice Nadeau sont-elles, dès mai 1965, condamnées à une disparition prochaine. « L'affaire fit alors grand bruit dans les milieux littéraires » (*L'Express*, 29/11/65) : ainsi Jacqueline Piatier remarquait-elle, dès le mois de juin, que « la consternation grandit » chez les auteurs et les critiques (*Le Monde*, 12/06/65) ; le même mois, *Le Nouvel Observateur* (17/06/65) jugeait cette disparition « très regrettable ». Dès lors, le capital symbolique de Maurice Nadeau s'auréole de la couronne du martyr de la logique marchande, et *Les choses*, accepté en 1964, sera le dernier volume des « Lettres nouvelles » avant la reprise de la collection par Denoël. Sans trop préjuger des faits et des hommes, on peut avancer que rendre compte de cet ouvrage qui, en un tel contexte, fait figure de symbole, relève peu ou prou de l'obligation éthique pour le critique qui se doit de défendre l'autonomie du champ⁸. Ce que confirment plusieurs commentaires, parus à l'occasion du Renaudot (prix des journalistes littéraires, rappelons-le), dont celui de Bernard Pivot (*Le Figaro littéraire*, 25/11/65) : « Ironie du sort... Ou bien leçon administrée par le jury Renaudot ? *Les choses* est le dernier livre publié par Nadeau chez

⁷ L'accord définitif signé le 19 octobre (sept semaines après la sortie des *Choses*) fait du groupe le concurrent direct des éditions Hachette et Gallimard (G. Dumur, « La nuit du 4-Août », *Le Nouvel Observateur*, 06/05/65).

⁸ Ainsi plusieurs critiques mentionnent-ils le nom de la collection dans leur compte rendu, souvent en termes élogieux : P. Neuvéglise, *France Soir* (03/09/65) ; R.-M. Albères, *Les Nouvelles littéraires* (23/09/65) ; Les *Échos* (01/10/65) ; P. Pia, *Carrefour* (06/10/65) ; Fr. Nourissier, *Le Nouvel Observateur* (06/10/65) ; P. Giannoli, *Le Nouveau Candide* (11/10/65) ; M. Galey, *Arts* (17/11/65).

Julliard [...] Bref [...], il est prouvé avec éclat [...] que "Les Lettres nouvelles" sont une excellente collection et qu'à l'occasion elle peut-être financièrement intéressante⁹ ».

Jean-Pierre Esquenazi (2000 : 307-308) relève que, dans les années 60, la vulgate critique veut « qu'une œuvre d'art doive exprimer un certain rapport, non au seul monde de l'art, mais à la "réalité" tout entière », et que c'est « dans cette relation avec la réalité [que] l'œuvre trouve sa justification, que les critiques sont justement chargés d'évaluer et d'établir ». Dans la mesure de plus où « les mondes dont l'œuvre est paraphrase sont toujours contemporains de sa production », on ne s'étonnera pas que *Les choses*, sous-titré *Une histoire des années soixante*, et qui constitue, au dire même de l'auteur, « une espèce de description critique pour essayer de comprendre comment le monde nous parle » (Perec, 1965b : 60), ait mobilisé l'agenda critique. Paraphrastique, l'œuvre l'est d'autant plus qu'elle paraît au « cœur des Trente Glorieuses », en cette année 1965 qui est celle des « premières lézardes » que connaît le rêve de la civilisation de l'abondance et des loisirs, et qui marque le début de la « spirale de la crise¹⁰ » qui éclatera en mai 1968 (Sirinelli, 1998 : 325-328). Le malaise des laissés pour compte de la société de consommation dont les valeurs commencent à être sérieusement contestées (Ory, Sirinelli, 1987 : 324) se traduira notamment par la mise en ballottage du général de Gaulle lors des présidentielles de décembre. Par ailleurs, en ce milieu des années 60, par le biais entre autres éléments de la relecture par Georg Lukács – dont les traductions françaises se multiplient – des œuvres de jeunesse de Karl Marx, réification et aliénation sont les maîtres mots des intellectuels critiques. Autrement dit, *Les choses*, qui offre à la fois l'image « d'une société où l'on ne peut s'aimer que dans le miroir des vitrines » et du destin inéluctable, « même pas tragique, d'un enfermement banalement middle-class » (Burgelin, 1988 : 40-47), est une œuvre qui s'inscrit de façon exemplaire dans l'horizon d'attente critique (Jauss, 1978) – ce que souligne à sa façon Matthieu Galey dans son compte-rendu (*Arts*, 17/11/65) : « ce rapport, ce constat [...] est fait pour être lu maintenant. Dans cinq ou dix ans [...] le livre [...] n'aura plus la même vertu incisive, curative ; ce ne sera plus qu'un petit ouvrage d'époque ». On comprend que, dans sa perfection, une telle conjonction constitue un terrain particulièrement favorable à une instrumentalisation du roman.

⁹ Dans un même ordre d'idée : *Le Monde*, compte rendu anonyme du Renaudot (23/11/65) ; J. Gaugeard, *Les Lettres françaises* (25/11/65) ; *Minute*, « De justesse » (article non signé, 26/11/65) ; *L'Express*, « Une histoire comique » (article non signé, 29/11/65) ; Al.-M. Schmidt, *Réforme* (04/12/65).

¹⁰ Voir à ce propos *En France*, pamphlet violemment anti-gaulliste de J.-Fr. Revel, paru en mai 1965 et qui sera l'un des best-sellers de l'année (p. 178 sqq. notamment).

Les dessous d'une polémique

Le Nouvel Observateur opère une mise en visibilité optimale des *Choses* : avec deux comptes-rendus publiés en quelques semaines, le second donné de surcroît sur cinq colonnes à la une de la rubrique « Lettres Spectacles Arts¹¹ », le roman de Georges Perec devient de fait le livre élu de l'année. En première analyse, on peut avancer que, dans la logique du « contrat imaginaire » qui lie le périodique et son lectorat (Charaudeau, 1988 : 54), *Le Nouvel Observateur* se devait d'insister sur ce roman qui met en scène la fascination des choses dans une société d'excitation du désir, la critique de la société de consommation étant, depuis ses débuts, un des sujets de prédilection du magazine (Pinto, 1984 : 170). Mais en ce cas, ce serait donner dans le piège de l'« effacement complémentaire » qui guette toute objectivation, car souvent en effet, une explication suffisante d'évidence « censure toute une part d'inaperçu » (Ricardou, 1982 : 72). En l'occurrence, il faut compter ici avec deux paramètres connexes.

En premier lieu, on notera qu'un long passage des *Choses* donne une vision très critique de *L'Express*, et notamment de sa rubrique féminine. L'attaque est particulièrement incisive pour le « style » du magazine « où régn[ent] la fausse distance, les sous-entendus, les mépris cachés, les envies mal digérées, les faux enthousiasmes, les appels du pied, les clins d'œil », et se conclut ainsi : en face de « cette foire publicitaire qui était tout *L'Express* [...] il n'était pas certain que *L'Express* fût un journal de gauche, mais qu'il était sans aucun doute possible un journal sinistre » (Perec, 1965a : 39-41). Or, quand paraît ce portrait-charge, *L'Express* et *Le Nouvel Observateur* occupent deux positions antagonistes et très concurrentielles dans le sous-champ des périodiques de gauche. En septembre 1964, le premier a adopté la maquette et l'esprit des *newsmagazines* américains pour devenir, au prix d'un engagement à gauche beaucoup moins marqué, le journal des « cadres » : « l'hebdomadaire incarne alors la modernité vue et vécue par les strates supérieures des classes moyennes » (Sirinelli, 1998 : 335). En novembre 1964, *France-Observateur* laisse place au *Nouvel Observateur* qui, dirigé par Jean Daniel, transfuge parmi d'autres de *L'Express* ayant jugé la mutation de l'hebdomadaire comme une trahison des idéaux fondateurs, sera le principal organe des intellectuels de la gauche non communiste, la « face "contestataire" de la grande presse politique hebdomadaire » (Ory, Sirinelli, 1987 : 324).

¹¹ Pour l'année 1965, *Les choses* est le seul des romans recensés dans *Le Nouvel Observateur* à obtenir deux comptes-rendus. Par ailleurs, on notera que parmi les auteurs de premier roman, J. Borel aura lui aussi le privilège de la une de la rubrique « Lettres Spectacles Arts » (29/09/65).

La prise en compte de cette conjonction entre tel aspect du récit et tel aspect du champ journalistique est la condition *sine qua non* pour objectiver le départ et la cristallisation de la controverse critique autour du sens politique du roman – a-t-on affaire ou non à une condamnation du *welfare capitalism* ? – qui va traverser tous les comptes-rendus des *Choses*¹².

Symptomatiquement, *Le Nouvel Observateur* est le premier périodique à recenser *Les choses*, le jour même de la mise en place du roman en librairie (1^{er} septembre). Il est probable que cet empressement doive beaucoup à Jean Duvignaud d'une part, collaborateur régulier de la rubrique « Lettres Arts Spectacles », ancien professeur de philosophie de Georges Perec, devenu son mentor dans le milieu éditorial¹³, et, d'autre part, au fait que Maurice Nadeau est alors lui-même du cercle des « sympathisants » du périodique (Rieffel, 1993 : 535). Signé par Jean-Claude Brisville qui, en tant que directeur littéraire des éditions Julliard, est le mieux à même de défendre le roman, le compte-rendu frôle « logiquement » le dithyrambe, sans omettre une pique à l'endroit des *newsmagazines* dans tel passage : « une société [...] qui n'a rien de mieux à proposer à ses fils que les pages de publicité des journaux » – rappelons que le nouvel *Express* se caractérise notamment par l'introduction de nombreuses pages de publicité en couleurs sur papier glacé. Tout aussi « logiquement », *L'Express* accorde au roman une mise en visibilité très faible : dans un numéro où *L'adoration* est à la une de la rubrique « Livres » (long compte rendu très élogieux, signature prestigieuse de Madeleine Chapsal, extraits du roman en encadré), vingt lignes¹⁴ anonymes sont dévolues aux *Choses*, donné comme un « témoignage sociologique intéressant » ; contrairement à toutes celles consacrées aux romans français de la rentrée, la recension des *Choses* ne figure pas dans la sous-rubrique d'ouverture des « Romans d'automne », mais est reléguée dans la sous-rubrique finale – « En librairie » –, réservée très majoritairement aux essais et aux romans étrangers¹⁵. D'un point de vue stratégique, le traitement de *L'Express* semble optimal : choisir le silence ou un éreintement toujours synonyme de retentissement revenait à valoriser la charge perrecquienne.

¹² Avant d'étudier les modalités discursives de cette polémique dans les différents comptes-rendus, J. Leenhardt (1981 : 155-162) a montré que l'instrumentalisation du roman est le fruit du renversement de la question ontologique de la classification des *Choses* (roman vs témoignage sociologique) en une évaluation éthique.

¹³ C'est lui notamment qui présente G. Perec à Nadeau en 1957, et aux membres du comité de rédaction d'*Arguments* en 1959 (Perec, 2003 : 58, 286 et *passim*) dont plusieurs signent alors dans *Le Nouvel Observateur*.

¹⁴ Soit un des comptes-rendus de romans français les plus courts de l'année pour *L'Express*.

¹⁵ Pour les mois de septembre-novembre, cette sous-rubrique recense 24 essais, 11 romans étrangers et 4 titres français (un recueil de nouvelles de P. Morand, l'édition Pléiade des *Romanciers du XVIII^e siècle*, une édition de *La quête du Graal* et *Les choses*).

Cinq semaines après la première recension, la polémique est orchestrée par *Le Nouvel Observateur* (06/10/65) avec un article qui tient bien moins du compte rendu critique que de la prise de position qui engage un nom, et pas n'importe lequel, celui de François Nourissier, chroniqueur vedette des *Nouvelles littéraires* aux convictions libérales affichées¹⁶, promu invité exceptionnel. La crédibilité judicative de cette intervention – et partant son impact sur l'« extension commerciale de la notoriété »¹⁷ des *Choses* – tient à la position de François Nourissier dans les champs littéraire et critique, mais surtout à la mise en scène opérée par sa convocation dans un périodique dont il ne partage pas la ligne idéologique : en tant que personne non mandatée, il lui revient de rétablir une salutaire vérité, et ce d'une voix d'autant plus remarquable qu'elle est solitaire au sein d'un concert de louanges (Angenot, 1982 : 73 sqq.). Se situant hors du terrain de la critique littéraire en considérant *Les choses* « comme source de réflexions, non comme œuvre d'art », et comme un discours univoque sur les méfaits de la société de consommation, François Nourissier s'érige en chantre d'un dogme tempéré du progrès et rejette à ce titre Perec dans le camp des perdants de l'histoire et du progrès : « étrange humanisme qui refuse à l'homme [...] la commodité du confort [...] au nom d'un archaïsme que je trouve bien réactionnaire » et, *in fine*, des ennemis de la démocratie, tant le combat antimoderniste qu'il lui impute est assimilable au pire des discours populistes. Mais s'il célèbre les bienfaits du *welfare capitalism*, François Nourissier ne peut cependant être considéré comme celui au travers duquel s'exprimerait, sciemment ou non, le droit de réponse de *L'Express* face aux critiques perecquiennes : « Madame Express », cible privilégiée des *Choses*, étant ici brocardée en tant que « muse » de la « religion complexe » des « obscurs et des sans-grades des "sciences humaines" », de « ces invertébrés abusivement baptisés "gens de gauche" ». L'instrumentalisation du roman atteindra son maximum quelques semaines plus tard avec la publication (10/11/65) de la « réponse » sur cinq colonnes de Michel Zérafra qui, réfutant point par point François Nourissier, se contente d'évoquer en passant « un récent livre de M. Perec ».

Cette polémique en trois temps qui voit la disparition progressive de la critique littéraire au profit du débat de société est intéressante en ce qu'elle préfigure ce qui deviendra une des marques de fabrique du *Nouvel Observateur* à partir de 1966 : « La méthode est soigneusement

¹⁶ Depuis 1960, Fr. Nourissier tient la rubrique « Le livre de la semaine » dans *Les Nouvelles littéraires*. Romancier reconnu (six titres de 1951 à 1965), il a été secrétaire général des éditions Denoël (1952-1955) et rédacteur en chef de la revue *La Parisienne* (1955-1958) créée en 1953 par J. Laurent dans le but avoué de constituer le contre-pied idéologique des *Temps modernes* de J.-P. Sartre ; depuis 1958, il est conseiller littéraire aux éditions Grasset.

¹⁷ L'expression est de R. Martin du Gard (Sapiro, 1999 : 101).

au point : on donne la parole aux deux camps qui s'affrontent, mais on n'hésite pas à entrer dans l'arène des controverses en attisant le feu par des "titres" aguichants » (Rieffel, 1993 : 526) De fait, les titres des trois articles que suscitent *Les choses* illustrent bien cette analyse : « Les habitants d'hier » (François Nourissier) s'oppose frontalement à « Un couple dans le vent » (Jean-Claude Brisville), tandis que le « Dites-moi comment vous consommez... » (Michel Zérafra) fait figure de synthèse dialectique. Avec ce « feuilleton critique », *Le Nouvel Observateur* gagne sur tous les tableaux et réalise une opération particulièrement réussie « de renforcement de son influence dans le champ intellectuel par polémiques interposées » (Rieffel, 1993 : 527). D'une part, il se positionne en opérateur privilégié de la production de la croyance dans la valeur d'un roman qui présente un double avantage : *Les choses* opère la mise en scène des valeurs socioculturelles que véhicule l'hebdomadaire et dresse de surcroît un portrait dévalorisant de son concurrent direct. D'autre part, dans la mesure où la valeur de l'enjeu ne réside point dans les propriétés intrinsèques de l'enjeu mais dans le jeu lui-même (Bourdieu, 1997 : 308), *Le Nouvel Observateur* orchestre une polémique qui a pour fonction de démontrer en acte une ouverture d'esprit revendiquée : celle d'un périodique très marqué à gauche, mais qui a su se débarrasser de tout soupçon d'alignement partisan¹⁸.

Ce jeu de luttes complexe et souterrain sur l'enjeu de positionnement dans le champ se poursuivra jusque dans le traitement respectif de l'attribution du Renaudot. Du côté du *Nouvel Observateur*, le prix est salué par un témoignage de Jean Duvignaud¹⁹ sur son « ancien élève » (24/11/65). Le chapeau de l'article est intéressant. Il rappelle très précisément le traitement privilégié dont *Les choses* a fait l'objet dans *Le Nouvel Observateur* – soit une manière de souligner l'acuité du périodique en matière de découverte, et d'opérer à peu de frais la consécration du consacre par le consacré (Le Guern, Teillet, 2003 : 131). Avec ce portrait, genre journalistique noble par excellence (Laborde-Milaa, 1998), les lecteurs du *Nouvel Observateur* auront l'exclusivité du vrai visage de celui que les autres périodiques présentent en documentaliste timide²⁰ : parents « massacrés comme juifs durant la

¹⁸ De quoi atteste cette déclaration d'intention : « La nouvelle rédaction du *Nouvel Observateur* n'entend nullement se désengager et encore moins se dépolitiser. Mais elle veut rétablir la différence qui sépare la logique d'un journal de celle d'un parti » (Guéry, 1997 : 217 ; Pinto, 1984 : 133).

¹⁹ On notera que J. Duvignaud vient d'affermir sa position dans le champ intellectuel en publiant trois ouvrages en cette année 1965 : *Sociologie du théâtre* (Presses universitaires de France), *L'Acteur, esquisse d'une sociologie du comédien* (Gallimard), *Durkheim, sa vie, son œuvre, avec un exposé de sa philosophie* (Presses universitaires de France).

²⁰ « Petit, timide, brun. Très sérieux. [...] Documentaliste au CNRS » (*Elle*, 14/10/65) ; « Il est gentil, un peu timide, un peu effacé » (*Les Nouvelles littéraires*, 25/11/65) ; « C'est un jeune homme brun [...] à l'air effacé et timide » (*Femmes d'aujourd'hui*, 24/02/66).

guerre », « rebelle » pour qui écrire a été « le moyen de se maintenir au-dessus de la ligne de flottaison »... Non sans avoir mentionné qu'il fut le lecteur privilégié de ses premiers textes, Duvignaud précise que « rien ne pouvait [l']intéresser davantage que ce "rebelle" ». Au travers de ces lignes, c'est bien le périodique qui s'affirme à la fois en découvreur, en révélateur et en ennemi de tous les conformismes – fût-ce au prix d'une légère dénégation où peut se lire le symptôme du souci de l'irréductible singularité que revendiquent les collaborateurs du *Nouvel Observateur* (Pinto, 1984) : « on l'avait entraîné dans le cercle infernal de l'intelligentsia²¹ ». Trois semaines plus tard, Jean Duvignaud signe un long entretien avec Georges Perec (15/12/65) où, dès la première question, c'est le magistère intellectuel du *Nouvel Observateur* qui cette fois s'affirme : « Vous avez laissé dire de votre livre [...] qu'il était une *Éducation sentimentale*. Ce n'est pas vrai : le livre se place bien plus au niveau d'une analyse de situation ».

Tenu de rendre compte du prix, *L'Express* (29/11/65) va contourner cette nouvelle difficulté en adoptant le dispositif déjà mis en œuvre de minoration des paramètres valorisants : un court entretien anonyme, alors que tous les entretiens de la rubrique « Livres » pour 1965 sont signés par deux des « amazones de *L'Express* », Michèle Cotta et Madeleine Chapsal, au titre (peut-être à double entente) soulignant le caractère anecdotique du roman, « Les moquettes de G. Perec ». De plus, cette minoration est elle-même minorée explicitement par contiguïté : en regard de l'entretien, un article lui aussi anonyme rappelle que « dès le 27 septembre, *L'Express* accordait à ces deux ouvrages [*L'adoration*, *Les choses*] la place que respectivement ils méritent dans la production littéraire de la saison », affirme que « M. G. Pérec [sic] [...] a bâclé, lui, son affaire, et le jury du Renaudot, qui se pique de réparer les erreurs des Goncourt, n'a pas rempli, cette fois [...] son office », pour finir sur « l'histoire comique » du prix Renaudot attribué à la faveur seule de la conjoncture éditoriale.

Conclusion

Depuis toujours, la critique littéraire journalistique est l'objet de vives attaques, qu'on pense par exemple à l'abondante littérature produite récemment autour du *Monde des livres*, ou encore aux chefs d'accusation récurrents dressés à l'encontre des critiques : la superficialité, l'inculture, le corporatisme... Aussi espérons-nous avoir montré qu'une approche contextualiste de la réception critique peut offrir l'avantage de produire

²¹ Souligné par nous, voir *supra*

une analyse objectivante, non une simple description disqualifiante. C'est en ce sens qu'il conviendrait de situer un tel type d'approche dans l'aire conceptuelle du dispositif foucaldien (Foucault, 1977) en tant qu'il est conçu comme producteur de subjectivité mais non produit par elle (Berten, 1999). Si la critique littéraire journalistique se détermine dans un champ de pouvoirs stratégiquement mobiles dans lequel l'instrumentalisation de l'œuvre constitue un moyen tactique privilégié, il paraît licite de l'appréhender plus généralement comme un processus de légitimation et/ou de construction de normes qui dessine des critères de partage spécifiques sous des oppositions évaluatives de surface (Laborde-Milaa, Paveau, 2002 : 364). En effet, si le discours critique produit un savoir indéniable qu'il faut notamment évaluer en tant que générateur/modalisateur des préconstruits périphériques de l'histoire littéraire, il n'en reste pas moins qu'en diffusant des classifications permanentes, des hiérarchisations et des tableaux d'honneur, des qualifications et des disqualifications qui autorisent la production et le contrôle des controverses, qu'en diagnostiquant comme symptômes inquiétants ce qui n'est le plus souvent que la montée en généralité de la particularité d'un principe et qu'en établissant des limites, ce discours réinvestit continuellement ce savoir en pouvoir. Une des tâches futures, et non des moindres, du chercheur en ce domaine devra donc consister à mettre au jour les mécanismes complexes de ce système de surveillance et d'exclusion qui informe en sous main le « marché jugement » critique.

Références

- Angenot M., 1982, *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot.
- Bertelli D., 2005, « La réception du fait littéraire par la critique journalistique », *Questions de communication*, 8, pp. 165-178.
- Berten A., 1999, « Dispositif, médiation, créativité : petite généalogie », *Hermès*, 25, pp. 33-47.
- Bourdieu P., Delsaut Y., 1975, « Le couturier et sa griffe, contribution à une théorie de la magie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1, pp. 7-36.
- Bourdieu P., 1996, *Sur la télévision*. Suivi de *L'Emprise du journalisme*, Paris, Éd. Raisons d'agir.
- 1997, *Méditations pascaliennes*, Paris, Éd. Le Seuil, 2003.
- Brémond J., Brémont G., 2002, *L'édition sous influence*, Paris, Éd. Liris.
- Burgelin Cl., 1988, *Georges Perec*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Charaudeau P., 1988, « La critique cinématographique : faire voir et faire parler », pp. 47-70, in : Charaudeau P., dir., *La presse. Produit, production, réception*, Paris, Didier Érudition.

- Charle Ch., 2004, *Le siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Donnat O., 1994, *Les Français face à la culture*, Paris, Éd. La Découverte.
- Dubois J., 1978, *L'institution de la littérature*, Paris/Bruxelles, Nathan/Labor.
- Esquenazi J.-P., 2000, « Á bout de souffle et la société de la "Nouvelle Vague" », pp. 299-314, in : Bertin-Maghit J.-P., dir., *Les cinémas européens des années cinquante*, Paris, Association française de recherche sur l'histoire du cinéma.
- Foucault M., 1977, « Le jeu de Michel Foucault », pp. 298-329, *Dits et Écrits*, vol. II, Gallimard, 2001.
- Guéry L., 1997, *Visages de la presse : la présentation des journaux des origines à nos jours*, Paris, Centre de formation et de perfectionnement des journalistes.
- Jauss H. R., 1978, *Pour une esthétique de la réception*, trad. de l'allemand par Cl. Maillard, Paris, Gallimard.
- Karpik L., 1989, « L'économie de la qualité », *Revue française de sociologie*, XXX-2, pp. 187-210.
- Laborde-Milaa I., 1998, « Le portrait de presse : un genre descriptif ? », *Pratiques*, 99, pp. 70-88.
- Laborde-Milaa I., Paveau M.-A., 2002, « L'ancrage médiatique des normes littéraires », pp. 363-379, in : Amossy R., Maingueneau D., eds, *L'analyse du discours dans les études littéraires*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- Lahire B., 2005, *L'esprit sociologique*, Éd. La Découverte.
- Lane P., 1998, « La promotion du livre », pp. 595-621, in : Fouché P., dir., *L'édition française depuis 1945*, Paris, Éd. du Cercle de la librairie.
- Le Guern P., 2003, « Présentation », *Réseaux*, 117, pp. 9-44.
- Le Guern P., Teillet P., 2003, « "Canal Plus" de légitimité ? Les processus médiatico-publicitaires de consécration culturelle à l'émission *Nulle Part Ailleurs* », *Réseaux*, 117, pp. 111-132.
- Leenhardt J., 1981, « Postface », in : Perec G., 1965a, pp. 147-178.
- LeSage L., Yon A., 1969, *Dictionnaire des critiques littéraires*, University Park, Pa., London, The Pennsylvania State University Press.
- Ory P., Sirinelli J.-Fr., 1987, *Les intellectuels en France. De l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Perrin, 2004.
- Perec G., 1965a, *Les choses. Une histoire des années soixante*, Paris, Chr. Bourgois, 1981.
- 1965b, « Le bonheur de la modernité », pp. 58-62, in : *Entretiens et conférences. Vol. I : 1965-1978*, édition critique établie par M. Ribière et D. Bertelli, Nantes, Joseph K.
- Picon G., 1960, *Panorama de la nouvelle littérature française*, Paris, Gallimard.
- Pinto L., 1984, *L'intelligence en action : Le Nouvel Observateur*, Paris, A.-M. Métailié.
- Ricardou J., 1982, *Le théâtre des métamorphoses*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Rieffel R., 1993, *La tribu des clercs. Les intellectuels sous la V^e république*, Paris, Calmann-Lévy/CNRS Éd.

- Sapiro G., 1999, *La guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris, Fayard.
- Simonin A., 1998, « L'Édition littéraire », pp. 30-87, in : Fouché P., dir., *L'édition française depuis 1945*, Paris, Éd. du Cercle de la librairie.
- Sirinelli J.-Fr., 1998, « Au cœur des "Trente Glorieuses" », pp. 325-340, in : Rioux J.-P., Sirinelli J.-Fr., dirs, *Histoire culturelle de la France*, vol. 4 : *Le temps des masses. Le vingtième siècle*, Paris, Éd. Le Seuil, 2005.
- Weinmann U., 2000, *Thomas Bernhard, l'Autriche et la France. Histoire d'une réception littéraire*, Paris, Éd. L'Harmattan.